

Diego PIAY AUGUSTO, *El Priscilianismo. Arqueología y prosopografía*. (Studia Archeologica 222). Roma, "L'Erma" di Bretschneider, 2018. 24 x 17 cm, 226 p. 140 €. ISBN 978-88-913-1682-0.

Né en 1979, Diego Piay Augusto est un jeune docteur, diplômé de l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle en 2016. Archéologue de métier, il a déjà publié, sur le sujet, maints articles remarquables (« Acercamiento prosopográfico al priscilianismo », dans E. Conde Guerri, R. González Fernández et A. Egea Vivancos (éds.), *Espacio y tiempo en la percepción de la Antigüedad Tardía : Homenaje al profesor Antonio González Blanco*, « in maturitate aetatis ad prudentiam », Monografías históricas sobre la Antigüedad Tardía 23, Murcie, Antigüedad y Cristianismo, 2006, p. 601-625 ; « Asturica Augusta : un posible destino para las reliquias de Prisciliano », *Revista Astorica*, 29, 2010, p. 67-88 ; « Arqueología y priscilianismo », *Hispania Antiqua*, 35, 2011, p. 271-300 ; « ... At tum Instantius, Salvianus et Priscillianus Romam profecti: el viaje de los priscilianistas hacia la ciudad eterna », *Antiquité Tardive, revue internationale d'histoire et d'archéologie*, 22, Turnhout, 2014, p. 156-176 ; « De Higinio de Córdoba a Braulio de Zaragoza. Crónica del antipriscilianismo », *Rivista di storia e letteratura religiosa*, 52/1, 2016, p. 3-46 ; « Le lieu d'enterrement de Priscillien », *Dialogues d'histoire ancienne*, 42/2, 2016, p. 191-210 ; « Exim, in Gallaeciam, priscillianistarum haeresis invasit. The Success of Priscillianism in Gallaecia Following the Trials at Trier », *Klio*, Band 98.2 2016, p. 634-652).

Dans le champ des études sur le priscillianisme, l'apport d'un archéologue (né dans le nord-ouest de l'Espagne) est précieux. Son œuvre est fondamentale en prosopographie et en archéologie. Il passe en revue l'onomastique de *Priscillianus*, en épiluchant les données épigraphiques tant grecques que latines (p. 15-17). Il est tentant de rapprocher l'évêque d'Ávila d'un « frère Priscillien » connu par une inscription chrétienne incluse dans un corpus de 1765 : celui-ci aurait vécu 33 ans et 4 mois. Mais, il reste difficile d'établir un lien solide, car ce cognomen est fréquent à cette période. L'A. ne mentionne pas un destinataire de la correspondance de Symmaque qui se nomme Priscillien (*epistula* V, livre VIII, éd. J.-P. Callu, Collection des universités de France, 1995, t. III, p. 115). Peut-on l'associer au prédicateur laïque devenu évêque d'Ávila ? C'est une hypothèse possible mais nullement avérée : il faudrait alors suggérer peut-être une rencontre à Rome ou à Bordeaux vers 374. L'A. mène un travail érudit et bien informé quant à la bibliographie des études et des sources primaires (p. 18-22 et 199-215). Son travail prosopographique est novateur et rigoureux : il recense 46 priscillianistes et 58 antipriscillianistes. Ce catalogue établit une fiche signalétique complète de chaque protagoniste et apporte ainsi un panorama de l'extension du mouvement sur deux siècles.

En archéologie, il étudie le chrisme de Quiroga et essaye de reconstituer l'amulette de Priscillien (p. 103-122), le voyage à Rome et le lieu d'enterrement du martyr de Trèves. Enfin, il analyse l'importance de la Galice au IV^e siècle en étudiant son urbanisation et la superficie du territoire, inférieure à celle de la province romaine. Le réveil culturel et économique à la période tardo-antique explique la présence de figures comme Priscillien, Paul Orose, Hydace de Chaves, Egérie ou Théodose.

Quelques remarques. L'A. discute du voyage d'Astorga à Rome. Les priscilliens seraient partis à l'automne 381 pour franchir les montagnes avant l'hiver. Pour le voyage transpyréen, deux chemins possibles : par l'ouest ou par l'est. Le premier : Via Augusta puis Via Domitia, franchissement des montagnes à l'est, selon l'itinéraire connu Tarraco, Barcino, Gerunda, Ruscino et Narbo. Dans les montagnes, le passage par la voie commerciale comprenait l'étape du fort de la Cluse, contrôlé par l'armée. Le second : Caesaraugusta à Beneharnum, via Osca, par l'ouest, passage par des gorges profondes avec des risques de crue. En dehors de ces deux itinéraires balisés, que les adversaires auraient pu surveiller, Priscillien a pu, avec l'aide d'un guide, prendre un chemin plus sauvage, en dehors des sentiers où ils étaient facilement repérables.

Nous pensions que l'A. aurait suivi la piste toponymique d'un historiographe français du tout début XVII^e siècle. Dans l'Ariégeois, près de la ville de Foix, la toponymie forestière a gardé le témoignage de la présence du passage de Priscillien et de ses partisans à la fin du IV^e siècle. Dans les cartes du XVI^e siècle, on repère le toponyme « bois des priscilliens » dans le massif de Tabe, près de l'actuel pic de Saint Barthélemy (ancien mont Thabor). Un historiographe du roi, d'origine basque, à l'époque de Henri IV, nommé Pierre Olhagaray (*Histoire de Foix, Béarn et Navarre, diligemment recueillie, tant des précédens historiens que des archives desdites maisons, en laquelle est exactement monstrée l'origine, accroissemens, alliances... jusques à Henri III, roy de France*, Paris, David Douceur, 1609), écrit dans ses chroniques des détails sur la situation de ce bois pyrénéen dans l'ancien Comté de Foix. Ce toponyme a disparu définitivement au XVII^e siècle lors des grandes réformations colbertiennes des plans forestiers.

Ensuite, il y a le tracé d'Aquitaine au passage alpin pour gagner l'Italie par le nord. L'A. met de côté le voyage maritime en écrivant que les voyageurs désiraient traverser des villes, afin d'obtenir d'autres recommandations avant d'affronter l'évêque de Rome (p. 319). Rien n'empêche que Priscillien et ses amis aient pris le bateau à Narbonne pour Marseille, puis de Marseille à Gênes, pour gagner ensuite Milan et éviter ainsi les Alpes. Au retour du printemps, ils auraient quitté Bordeaux pour se rendre ainsi à Narbonne à l'ouverture de la navigation.

Concernant le lieu d'enterrement de Priscillien, l'A. ne prend pas suffisamment en considération l'hypothèse d'Emilio Rodríguez (E. RODRIGUEZ ALMEIDA, « Prisciliano, Ávila y Gallaecia », dans *Acto Solemne de Investidura como Doctor Honoris Causa de D. Emilio Rodríguez Almeida. Discurso del nuevo doctor*, Séville, Publicaciones de la Universidad de Sevilla, 2001, p. 17-37) selon laquelle il semble normal qu'un évêque mort martyr soit inhumé dans son évêché, qui appartenait à la Galice de l'époque (p. 155 : « Que los restos de Prisciliano descansan en Ávila es una hipótesis posible ; no obstante, teniendo en cuenta que el único vínculo conocido entre Prisciliano y Ávila es el desarrollo de su obispado en dicha ciudad, que, por otra parte, fue efímero, nos parece poco probable. »). Le rapatriement à Astorga est possible mais pas forcément immédiat. Pourquoi les reliques n'auraient-elles pas été acheminées pas à pas, au cours de pérégrinations successives, rendant compte ainsi des diverses hypothèses ? L'évêque martyr aurait été inhumé dans la basilique de saint Vincent et sainte Sabine à Ávila. Un sondage archéologique a permis de retrouver un sépulcre en granit sous le pavement de la basilique au niveau du toit de la crypte sud, à peu de distance des tombes martyriales. Des fouilles plus approfondies pourraient peut-être révéler l'identité du corps déposé à date ancienne. Rodríguez rapproche la coutume de jurer par Priscillien (rapportée par Sulpice Sévère comme un acte solennel religieux) de la tradition liée à la basilique de jurer au nom des martyrs. Il reste possible qu'en raison de la forte affluence des pèlerins, l'évêque successeur ait demandé aux sympathisants du martyr de transférer les reliques dans un autre lieu, car l'église d'Ávila ne suffisait plus à contenir les fidèles. De plus, le culte rendu à l'ancienne évêque contesté faisait de l'ombre aux martyrs antérieurs. L'évêque de Galice, Symposien, principal héritier spirituel de Priscillien, décide alors de transférer les reliques. De ce fait, la translation s'effectue un peu plus au nord-ouest dans l'actuelle paroisse de Pontevedra à San Miguel de Valga. En effet, un toponyme ancien, « les martyrs » (au sud-est de Valga), pourrait faire référence aux victimes de Trèves. Cette hypothèse (J. GUERRA CAMPOS, *Exploraciones arqueológicas en trono al sepulcro del Apóstol Santiago*, Saint-Jacques, Cabildo Metropolitano, 1982, p. 559) expliquerait l'importance du souvenir de Priscillien à *Aquis Celenis* (actuelle Caldas de Reis). La région attire des pèlerins, qui viennent prier sur les tombes des « martyrs » du mouvement. L'évêché de *Celenis* doit son nom au mont *Ilicinus* (mont des Yeuses) et reste une place forte priscillianiste pendant longtemps. Alain Tranoy pense que, par la suite, pour éviter toute résurgence de l'hérésie appuyée sur les reliques de ses martyrs, on a purement et simplement enlevé à ce lieu son siège épiscopal (A. TRANOY, *La Galice romaine*, Paris, De Boccard, 1981, p. 426-427). Le lieu des « martyrs » est situé entre *Aquis Celenis* et *Iria Flavia* (l'actuel Padron)

– que l’Itinéraire antonin appelait *Pria*. Le port de *Bisria*, qui désigne plus tard dans la légende de saint Jacques le point où le radeau portant les reliques a touché terre en Galice, est formé sur une déformation de *Bis-Iria* ou seconde *Iria*. Bernard Gicquel, spécialiste de la légende de Compostelle (B. GICQUEL, *La légende de Compostelle*, Paris, Tallandier, 2003 [sur Priscillien, p. 46-47, 672-673]), étudie la première version de la lettre apocryphe du pape Léon (vraisemblablement Léon III) datée du X^e siècle, qui rapporte la translation des reliques de saint Jacques de Compostelle en opérant la synthèse de deux récits : celui qui relate la translation historique de Priscillien et celui qui raconte l’évangélisation de l’Espagne par sept apôtres. La lettre situe le tombeau près du port de Bisria et du mont Ilicinus. En rapprochant les deux toponymes de *Bisria* – prononcé par les Suèves (peuple german) *Pisria* – et de *Ilicinus*, on reconstitue le patronyme de *Priscillianus*. La toponymie conserverait le souvenir de Priscillien. Le tombeau de saint Jacques situé géographiquement près du port de *Bisria* et du mont *Ilicinus* serait venu supplanter symboliquement le culte rendu à l’évêque d’Ávila, en effaçant l’implantation locale du nom même de Priscillien. L’apôtre fait rejouer le rôle de supplantateur auquel son prénom (Jacques se dit *Jacobus* en latin) le prédestine. Cette symbolique explique la volonté politique de substituer un culte à un autre. Le concile de Tolède vers 400 condamne le culte de Priscillien en Galice et les églises réquisitionnées par les priscillianistes doivent être rendues à Ortygius (Hydace de Chaves, *Chronique 32*, SC 218, p. 112-113). *De facto*, Dictinius, fils de Symposien, veut préserver les saintes reliques des martyrs et décide, selon l’hypothèse judicieuse de l’A., de les rapatrier près d’Asturica (actuelle Astorga), en dehors de la ville dans un lieu, où il fera bâtir un couvent plus tard, pour le repos éternel du saint. Priscillien est vénéré comme un martyr, et son nom est même mentionné dans la liturgie d’Astorga. Ses restes sont placés dans un reliquaire, près duquel les pèlerins accomplissent des vœux et implorent la guérison. Au V^e siècle, Dictinius se fera enterrer dans son couvent au côté du saint. L’itinéraire compliqué des reliques et la chasse aux priscillianistes expliquent que la mémoire du « lieu sacré » ait été perdue au fil des siècles. L’implantation du culte de saint Jacques sur l’initiative de Martin de Braga à la fin du VI^e siècle et l’érection du sanctuaire de Compostelle (Des fouilles sous la nef de la cathédrale de Santiago de Compostelle en 1946-1959 mettent au jour une nécropole avec plusieurs tombes des IV^e-V^e siècles, appartenant à des familles modestes. Les tombes font face à l’est et semblent situées autour d’une tombe plus importante, dont les restes ont été entièrement enlevés à une époque ancienne. Ces inhumations cessent autour de 600 et il n’y a pas de graffiti. Mais les indices suggèrent l’hypothèse que des chrétiens ont voulu être ensevelis à cet endroit près d’un saint. Certains ont rapproché ce saint de Priscillien : cette hypothèse que j’avais mentionnée dans ma monographie de 2009 est peu probable) à partir du IX^e siècle, correspondent à la volonté politique de substituer au culte hérétique un culte catholique.

Nonobstant ces quelques remarques, l’A. a réalisé un travail qui vient combler un vide dans la bibliographie sur le sujet. Il propose dans une parution, l’an prochain, une biographie critique de Priscillien que nous attendons avec impatience.

Sylvain Jean Gabriel SANCHEZ